32e ANNÉE (4e SÉRIE) — No 34 — 25 AOUT 1910

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie
DIRECTEUR

*L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 francs à l'*Edition complète, *de 10 francs à l'*Edition partielle.

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Haute-Marne).

Causerie de l'AMI sur les « Revues »

SOMMAIRE

I. Eugène Manuel, ou la mentalité d'un jeune normalien dans les dernières années du règne de Louis-Philippe. — II. Idolâtrie de la jeunesse de 1846 pour Chateaubriand. — III. Karl Lueger, † 1910. — IV. Un poète national allemand : Liliencron, † 1909. — V. Barbe Blomberg et Charles-Quint. — VI. Origine ecclésiastique de nos épopées du moyen âge. — VII. M. Hanotaux et Jeanne d'Arc. — VIII. Tiers-Ordres et Tiers-Etat. — IX. Domremy, ni Lorraine ni Champagne, d'après M. Hanotaux. — X. Mystique et histoire.

I. — D'Eugène Manuel, poète délicat et classique dont toutes nos anthologies ont tenu à garder quelques pièces et dont la gloire discrète survivra peut-être alors que tant de renommées plus tapageuses se seront éteintes, la *Revue de Paris* a publié l'an dernier (1er novembre) des *Lettres de jeunesse*, et la *Revue Bleue* cette année (16, 23, 30 avril) des *Lettres* écrites *en Tournée d'Inspection* (Eug. Manuel, né en 1823 à Paris, d'origine israélite ; entré à l'Ecole normale en 1843 ; professeur en différentes villes de province puis à Paris ; Inspecteur de l'Académie de Paris en 1872 ; Inspecteur général de l'Instruction publique en 1878 ; † 1902 : poète des humbles, des ouvriers, de l'âme populaire, dans ses deux recueils, *Pages intimes*, 1866, et *Poèmes populaires*, 1871, et dans *Les Ouvriers*, esquisse de drame social en 1 acte et en vers, joué à la Comédie-Française en janvier 1870).

Ce sont, pour la plupart, lettres à sa famille. Celles qui ont été écrites « en tournée d'inspection », de 1879 à 1889, sont moins intéressantes. Les lettres de jeunesse s'échelonnent de 1842 à 1852 et sont datées de l'Ecole Normale et des premières années de professorat du jeune Universitaire. Elles sont d'une candeur charmante ; elles n'ont rien qui sente la pose et vise à l'effet ; elles nous révèlent une âme de jeune homme très ouverte, très simple, très droite, même dans ses préjugés. — Ce trait, par exemple (lettre du 7 avril 1844) :

> Mais voici que le catholicisme, que l'on croyait mort, revient sur l'eau : les jésuites se démènent : les bigots remportent de petites victoires ; et la vie des philosophes s'en trouve un peu agitée... Aurait-on cru pareille chose au XIXe siècle ? Il y a une lutte assez sérieuse qui s'engage entre la liberté d'examen et le catholicisme ; il faut que l'un des deux succombe. Cela peut être long.

Aurait-on cru pareille chose au XIXe siècle ? Quelle belle candeur ! Mais ce n'est pas seulement au XIXe siècle, c'est à tous les siècles de l'Eglise que ceux qui ne partagent pas notre foi ont répété le même cri d'étonnement ; et malheureusement il s'est toujours trouvé parmi nous des croyants assez peureux pour faire écho à leurs prophéties pessimistes et répéter après eux (sur le mode pleure-misère) que tout est fini... Eux ont une excuse dans leur ignorance incroyante ; mais nous !

Mais, conséquence pratique et toute pot-au-feu de ce renouveau catholique, c'est que voici des amis dévoués qui dissuadent le jeune Manuel de poursuivre ses études de philosophie : car, sous le régime jésuitique qui se prépare, la philosophie sera suspecte : mieux vaudrait revenir à l'histoire ! — Notre jeune Normalien n'entend pas de cette oreille et continue :

> Il est donc à craindre, pour moi, qui ne suis pas de la communion catholique, que je n'aie à prendre ma part dans cette lutte, et à combattre pour le bon droit, la raison, le progrès, l'avenir, contre la superstition, l'hypocrisie, le passé ; il est à craindre que je ne sois passagèrement tracassé par les évêques et les prêtres : or M. Bétolaud (un de ses anciens professeurs de Lettres au collège Charlemagne), qui sait que j'aime la tranquillité, l'égalité de bonheur, la vie du foyer, s'effraie pour moi et ma famille. Il semble, à l'en croire, que l'on doive bientôt brûler les philosophes. Pour moi, qui ai foi en l'avenir ; pour moi, qui ne crois pas que le régime des jésuites puisse revenir ; pour moi, qui trouve de l'honneur dans cette lutte des fausses croyances et de la vraie philosophie ; pour moi, qui espère d'ailleurs trouver dans l'Université des appuis, si je suis attaqué, et une protection, si je suis en danger, je ne vois pas qu'il faille reculer devant la tâche.

Je sais tout le gré possible à M. Bétolaud de ses conseils : c'est un excellent homme, plein de zèle pour moi, plein d'amitié, mais je le crois *un peu voltairien, du côté de la philosophie ;* c'est de plus un *bourgeois modèle,* cela signifie qu'il ne se soucie ni de la philosophie ni des luttes qu'elle peut engager. Moi, je crois au contraire à la grandeur de la philosophie et à la dignité d'une lutte engagée pour la défendre. Pourquoi irais-je me condamner à l'obscurité, quand la persécution peut me fournir des occasions de me faire connaître ?...

Et il s'indigne contre Cousin, qui délaisse la philosophie pour Jacqueline Pascal et les dames du XVII[e] siècle (lettre du 9 décembre 1844) :

N'est-il pas triste, je vous le demande, de voir un homme qui se pose comme le premier philosophe de notre temps, et qui l'est en effet, ... un homme qui se prétend le fondateur d'une école, le successeur direct de Descartes, écrire... quoi ? des notices sur les femmes célèbres du XVII[e] siècle !

... Une ligne retrouvée de Descartes ou de Nicole le met en extase ! une tournure nouvelle de Pascal ou d'Arnauld le transporte ! Il vit dans Port-Royal, et dans l'hôtel de Rambouillet ! Il oublie Platon, Aristote, Cicéron, Leibniz, nourriture solide et profitante, pour mesdames de Longueville, de Scudéry, de Sévigné, de Lafayette, aliment de petit oiseau, ou de jeune homme efféminé !

Voilà de quoi s'occupe le chef de la philosophie française !...

... Nous autres, âmes inquiètes, attentives, chercheuses, consciencieuses surtout, nous nous demandons quelle est cette route où nous sommes engagés ; ce que deviendra la société, au milieu de cette religion qui s'en va, source d'espérances qui est tarie ; au milieu de cette vertu qui se relâche, de cet égoïsme qui grandit, de cette indifférence, plus terrible encore que tout le reste ! Nous nous demandons, les yeux levés au ciel, quelle est la destinée de l'homme ; si l'âme est immortelle, et immortellement intelligente ; si quelque être infini veille à cette grande machine de toutes choses, et si cet être est le monde même, ou s'il en est distinct ! Nous nous demandons surtout ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est vrai et ce qui est faux, dans les circonstances ordinaires de la vie ; car c'est là ce qui importe !

Et, pendant ce temps, ceux qui devraient nous encourager, nous montrer la voie, ... ceux qui devraient s'enfermer au fond de leur conscience pour l'interroger sans cesse, et lui arracher enfin un de ces secrets qu'elle sait si bien garder, ... ceux-là nous trahissent, nous abandonnent ! ils descendent, des hauteurs de la spéculation pure, aux frivolités de la petite érudition, aux misères de la petite critique !... — Qu'importe la morale ? il s'agit d'une faute d'impression dans tel auteur ! — Qu'importe Dieu ? il s'agit de l'*Astrée,* ou de la Carte du Tendre ! — Voilà où nous en sommes venus... : les grands hommes s'abaissent aux petites choses !...

On ramasse toutes les miettes littéraires des trois derniers siècles, mais on n'ose plus toucher aux grandes tables couvertes de mets exquis ! — peuple de souris et de rats, nos littérateurs grignotent ! Peu de chose suffit pour les nourrir, un sonnet, un madrigal, une vieille ballade, un petit bout de lettre, c'est assez !...

Nous faisons rougir les Allemands, qui se demandent, en souriant, ce que devient la philosophie en France et si nous avons tellement désespéré de trouver le vrai en quelque chose que notre chef même, l'ancien apôtre de la liberté d'examen, le Titan escaladeur du ciel, le Prométhée ravisseur de l'étincelle divine, le fils inspiré de Platon et de Descartes, ait jugé à propos de se faire un journaliste vulgaire, sans grandeur et sans dignité.

Etonnez-vous donc ensuite que les jésuites soient si remuants, la religion si exigeante, Ravignan si fougueux, Lacordaire si emphatique, Combalot si impertinent, Bautain si extravagant ! On leur laisse le champ libre ; ils ont beau jeu à crier contre l'impuissance de la philosophie, quand les philosophes font de la littérature ! quand le nom de M. Cousin traîne dans les revues !

C'est qu'il est sincère en tout ceci ! sincère jusqu'à en être navré ! — « Je ne lis presque plus ni journaux, ni brochures, ni romans, ni drames : j'attends un réveil ; j'attends un grand homme, et une grande chose... Je ne me soucie pas d'assister à toutes ces éclipses ; je n'aime pas voir la décrépitude, l'agonie et la mort de ces belles intelligences qui avaient nom : Chateaubriand, Cousin, Lamennais, Villemain. Cela fait peine... »

Il est affamé de principes solides, d' « idées universelles », même en littérature ; et, encore qu'il se croie aussi éclectique en littérature qu'il l'est peu en philosophie, — encore qu'il soit d'une sévérité exagérée pour la critique à la Nisard, pour la critique lit de Procuste qu'il faut que les ouvrages remplissent tout entier sans le dépasser, sous peine d'être rejetés : « Le beau, pour eux est un certain accord de l'imagination et de la raison, dans telles et telles conditions : il doit y entrer tant d'imagination, tant de raison ; pas plus, pas moins » ; — c'est surtout à la critique entendue à la Sainte-Beuve qu'il en a (lettre du 17 déc. 1844) :

Sainte-Beuve n'a aucune idée fixe sur rien ; sa pensée, sa conviction flotte dans un vague inexprimable ; son système consiste à n'en avoir point... Sainte-Beuve, au lieu de juger un ouvrage d'après les règles absolues, universelles, les mêmes pour tous les hommes et pour tous les siècles, ne juge que d'après son impression particulière ; Sainte-Beuve, pour mieux dire, n'a jamais jugé : il s'est contenté de sentir. Quelquefois cette méthode lui a réussi, et l'esprit s'est trouvé d'accord avec le cœur ; mais bien souvent le sentiment l'a trompé... Il se laisse toujours aller à l'impression du moment ; il ne conserve jamais son libre arbitre ; il y a quelque chose de nerveux dans ses appréciations. Sa critique est fine, spirituelle, pleine de charmantes délicatesses ; elle n'est pas élevée, large : il comprendra parfaitement un homme, il ne comprendra jamais une époque...

Aussi y a-t-il eu toujours entre lui et les Nisard (Désiré et Auguste) une guerre acharnée : la guerre du relatif et de l'absolu, du contingent et du nécessaire, — les Nisard n'ayant qu'une mesure pour tous les auteurs, Sainte-Beuve changeant de mesure à chaque auteur différent. — Son lit de Procuste est comme une table à rallonges ; il le tire ou le pousse selon son caprice, de sorte que tout le monde peut s'y placer sans danger : il s'adapte à toutes les tailles.

Aux vacances suivantes (1845), le jeune homme change définitivement d'orientation : il ne sera pas professeur de philosophie, il sera professeur de littérature. Ses belles ardeurs ont dû céder devant la poussée des faits ; et le fait en cause ici, c'est la renaissance de la foi, dont la conséquence, selon lui, ne peut être que le déclin de la philosophie.

Suivez ce croquis, extrêmement curieux, qu'il trace (lettre de novembre 1845) du renouveau catholique, de la poussée de l'opinion publique en sens catholique, de l'influence grandissante des aumôniers de collège, des entraves de toute sorte qui en résultent pour l'enseignement de la philosophie. N'oubliez pas que nous sommes en 1845, au temps du roi Louis-Philippe, sous le ministère Guizot, qui était à mille lieues de songer à octroyer au pays la liberté d'enseignement, à une date où l'on était loin encore d'entrevoir la splendeur de l'efflorescence catholique dont 1848 marquera le signal en France et par toute l'Europe :

Notre siècle, cinquante ans après la Révolution, quatre-vingts ans après Voltaire et Rousseau, est plein encore de préjugés ridicules, de croyances superstitieuses ; on est revenu à la foi, lentement, insensiblement, à force d'indifférence ; les pères de famille, jadis voltairiens, sont dévots aujourd'hui, surtout dans les provinces ; ils craignent pour leurs enfants la contagion des principes qu'ils ont professés eux-mêmes ; ils craignent les idées nouvelles et la propagande philosophique ; de sorte que *le séminaire l'emporte souvent sur le collège*... Le collège se met alors à faire concurrence au séminaire ; les soins religieux y deviennent moins rares ; l'aumônier se pose d'une façon plus imposante en face des maîtres et des élèves..., il les met en défiance sur leur professeur de philosophie, et détruit ainsi par avance tout l'effet que produiraient les leçons du maître officiel.

D'autres fois, il se procure les leçons du philosophe, en réunissant les notes des élèves ; il s'en va chez l'évêque, dénoncer les moindres hardiesses, accuser les réticences, et se plaindre que le nom de Jésus-Christ ou celui des saints ne soit pas une seule fois prononcé dans le cours de philosophie : l'évêque se plaint au ministre, on fait des réprimandes au professeur. Dans quelques villes, on exige de lui qu'il fasse part de ses leçons à l'évêque ou à l'aumônier, avant même qu'elles soient prononcées ; et il s'est trouvé d'infâmes professeurs qui se sont soumis, par crainte de l'autorité supérieure, à cette indigne servitude : *philosophia, theologiæ ancilla !*

Vous ne savez pas, vous, vivant de la vie du monde, et indifférent comme tant d'autres aux choses de la religion, comme à celles de la philosophie peut-être, — vous ne savez pas combien l'Université se trouve aujourd'hui abaissée, avilie, par suite des concessions infinies que le gouvernement fait aux prêtres... Vous ne vous doutez peut-être pas que *nous retombons tous dans le moyen âge*.

Depuis deux ans, quatre ou cinq professeurs de philosophie ont été destitués, non pas seulement pour avoir, dans leur classe, attaqué les idées religieuses, mais pour avoir, dans des cercles, dans des salons, dans des causeries intimes, réclamé un peu hautement l'indépendance de la philosophie...

Oui, mon ami, la religion reprend son empire sur bien des âmes, soit conviction, soit comédie, — et l'Etat ne s'en plaint pas ; bien au contraire. — L'ignorance est grande en France, même dans un centre tel que Paris ; l'industrie et le commerce portent aux études sérieuses un coup de mort : on travaille et l'on s'enrichit, mais on ne réfléchit plus.

Et, comme il faut à toute force que l'homme croie à quelque chose, fût-ce une chimère, tous ceux qui n'ont pas le temps de penser laissent à d'autres le soin de leur donner quelque croyance. Le prêtre se trouve alors à point pour les emmailloter tout doucement : d'abord l'enfant, puis la mère, puis le père, tout y passe ; et voilà une famille redevenue catholique, à la grande joie du clergé et à la grande édification des fidèles ! — Cinquante ans après le culte de la Raison et les fêtes de l'Etre suprême !...

Et le pis, c'est que même les philosophes en prennent leur parti. Toujours ce maudit Cousin ! « M. Cousin, cet homme sans conscience et sans dignité, se prête aux exigences du clergé, malgré ses belles phrases de la tribune ; ses disciples vont jusqu'à tenter un compromis entre la philosophie et le christianisme ; ils attaquent Michelet et Quinet, les seuls hommes vraiment hardis et sincères de notre temps ; ils prétendent que la philosophie doit être encore très heureuse que la religion la laisse vivre ; ils en passent par tout ce qu'on exige d'eux, car le mot de destitution leur fait grand' peur ! »

Les philosophes donc reculent ; et quant au public, il dédaigne. Il dédaigne parce qu'il est ignorant : — « La Révolution française n'a pas tout fait : elle a détruit l'esclavage des corps, mais non celui des âmes, parce que son principe philosophique était surtout l'athéisme et que *l'athéisme ne donnera jamais à la pensée la liberté véritable...* L'ignorance ! l'ignorance ! c'est la grande source de toute superstition, comme aussi de toute indifférence : le monde rit des philosophes et les dédaigne ; mais sait-on ce qu'est la philosophie ? Le monde ménage la religion ; mais sait-on ce qu'est la religion ? On cause beaucoup politique et littérature ; mais philosophie, mais religion ? quelles sottises ! »

D'autres, ses anciens camarades, aujourd'hui professeurs en province, font des concessions, qui peuvent les sauver un temps. Mais lui ! D'abord il ne le veut pas ; et quand il le voudrait, toutes les concessions ne lui serviraient de rien, venant d'un Juif !... Et il nous apprend qu'on lui a parlé de sa conversion : nous serions bien curieux de savoir qui, et si vraiment c'est de conversion intéressée qu'on lui a parlé. Voici tout ce qu'il en dit :

Ma conversion ! croiriez-vous qu'on m'en a parlé ! — qu'on m'a fait entendre qu'il y avait là de beaux bénéfices à réaliser ! que ce serait un coup de bonne polititique que de *passer d'une religion à laquelle je ne crois pas dans une religion à laquelle je ne crois pas davantage*, de troquer une erreur pour une erreur, un mensonge pour un mensonge, et d'être apostat de gaieté de cœur, sans pouvoir alléguer la conviction comme excuse !

Et quand il se convertirait, il lui faudrait quand même subir les programmes officiels du ministère, ce « certain programme, tout plein de demi-vérités banales et routinières qui troublent les esprits plus qu'elles ne les éclairent :

Moi, j'aime mes franches coudées... Qui dit philosophie, dit liberté absolue, complète ; et je commencerais par accepter des entraves ? et de qui encore ? de Messieurs les éclectiques, ou de Messieurs les évêques ? — La chose serait plaisante !

... Seul entre les deux partis, que pourrais-je faire ? nul bien à autrui, beaucoup de mal à moi-même. Je ne peux pas, après tout, m'ériger en prophète, en messie, et m'opposer seul à tout un siècle... braver à la fois les foudres de l'Eglise et celles du gouvernement, beaucoup plus à craindre que les premières. — Je ne suis pas de

la pâte dont on fait les séditieux, les réformateurs, les christs et les martyrs ! — Il y aurait là plus de folie encore que d'audace.

Il va donc se mettre à parler littérature, ce qui expose moins aux hérésies ; et il se créera, entre temps, pour son usage, sa petite philosophie « tout intime : quelques règles de devoir, quelques instincts bien dirigés, des goûts spiritualistes, une morale très tolérante, et, par dessus tout, deux idées, Dieu et l'âme ; trois sentiments, l'amour, l'admiration et l'espérance, pour fermer la marche. Voilà qui est bien beau, direz-vous ; et cependant quoi de plus simple [1] ? »

Et peut-être un jour reconnaîtra-il que ce qui lui est imposé aujourd'hui par la prudence, a été vraiment sagesse ; « que la philosophie n'est pas une science qu'on puisse enseigner à tous ; que la vérité est cachée, et doit rester cachée, qu'il est imprudent et présomptueux d'expliquer tant de mystères : et que, *doutant nous-mêmes, nous ne devons pas entraîner tant d'âmes dans notre doute.* — Peut-être, mon ami, dirai-je tout cela un jour : — oh ! je serai bien vieux alors ! Car tant que durera ma jeunesse, j'espérerai dans le bon sens des hommes, dans la force de la raison, et je croirai à toutes les libertés ! »

Est-il aussi ferme dans son espérance qu'il nous le dit et qu'il se le dit sans doute à lui-même ? Et dans ce mot mélancolique sur les périls possibles de la « philosophie » pour beaucoup d'âmes, ne perçoit-on pas comme le pressentiment d'un aveu analogue à l'aveu que Taine vieilli laissera échapper devant les destructions dont sa philosophie lui sera démontrée responsable : qu'il n'aurait fallu parler de ces choses qu'en latin ?

II. — Mais, à cette date de 1846, Eugène Manuel est encore dans l'épanouissement des illusions ; et rien n'égale la naïveté de l'admiration qu'il professe pour Chateaubriand, pour la personne même de Chateaubriand, que nous savons aujourd'hui avoir été si peu attirante et si désagréable (lettre du 4 janvier 1846) [2] :

Mon cher Laurent, Et je ne vous écrirais pas cela ? C'est impossible. J'ai vu Chateaubriand, j'ai causé avec lui, au coin du feu, durant une longue demi-heure, le jeudi 1er janvier 1846, à dix heures du matin. Oui, avec Chateaubriand, avec René, avec Eudore, avec Chactas, en sa maison de la rue du Bac ! et je lui ai dit, moi-même, à lui-même, des choses que j'avais pensées de lui, et que je n'aurais jamais espéré lui dire un jour !

Voici à quelle occasion cette visite. Tous les ans, l'Ecole normale envoyait sa carte à tout le corps universitaire, puis aux sommités littéraires ainsi qu'aux têtes du parti libéral, Lamennais, Béranger, Thiers, Quinet, Michelet, etc., qui tantôt recevaient les jeunes délégués, tantôt se contentaient de faire parvenir leur carte. Ce 1er janvier 1846, Manuel fut député, avec un de ses camarades, au no 112 de la rue du Bac, où habitait Chateaubriand : — « Le verrons-nous ? ne le verrons-nous pas ? » se demandaient-ils en chemin :

Nous l'avons vu ; il a été on ne peut plus touché de ce faible témoignage de notre respect ; il a été cordial, il a été expansif, il a été causeur ; il nous a parlé beaucoup et sur beaucoup de choses ; et nous sommes sortis, emportant de cette journée un souvenir qui marquera dans notre mémoire.

... Je ne sache pas d'écrivain que j'aie plus désiré de voir que celui-là. Il domine tout notre siècle ; il a connu tous les grands hommes, il a été mêlé à toutes les grandes choses. Il a tenu tête à Napoléon ; il est pour nous Byron et Walter Scott ensemble. — Je l'ai vu. — Mon cœur battait bien fort, quand je passai la porte et quand j'attendais dans le vestibule ; il battit plus fort encore, quand le domestique, à qui nous avions remis notre carte, vint nous dire : « Messieurs, si vous voulez entrer... Monsieur le vicomte vous reçoit. »

L'Italie, la Grèce, l'Amérique, Jérusalem, tout se confondait dans mon esprit ; tant d'œuvres, devenues classiques à leur naissance, se présentaient à ma mémoire et se personnifiaient à mes yeux.

Une seconde porte s'ouvrit, nous avions traversé le salon ; nous étions dans le sanctuaire. — Chateaubriand était là, debout, nous tendant la main... Il nous a parlé voyages, politique, religion, littérature ; un peu de tout ; nous avons causé de Napoléon, de la Révolution française, de Veiléda, de 1830 ; du *Globe ;* de M. de Rémusat qui était venu lui demander sa voix ; de M. Dubois, qui avait été son ami ;... du passé, de l'avenir, des vieux et des jeunes, de nos triomphes et de nos fautes, — un peu de tout, enfin ; un peu de tout, vous dis-je !

Cet homme qui a reçu tant et de si grands éloges de la part de tant de personnages illustres, nos éloges l'ont ravi, et lui ont peut-être donné encore une journée de bonheur ; il les repoussait avec une modestie douce, qui semblait ne pas les haïr : « Je ne mérite pas tout cela... Vous me jugez avec trop d'indulgence... Je suis d'un autre siècle : on ne me lit plus. » Je lui ai répondu : « Vous êtes notre père à tous ; nos poètes sont vos enfants ; vous êtes de notre temps et de notre âge. » Et il a souri d'un sourire de joie.

... Nous le laissions dire, de peur qu'une de nos paroles nous fit perdre une des siennes... En chemin, nous repassions en nous-mêmes tous ces lambeaux de phrases que nous avions entendus ; à notre retour, nous avons fait beaucoup de jaloux, et vous en serez peut-être.

[1] Toute sa vie Eug. Manuel est resté spiritualiste, comme en témoignent ses œuvres. — Parmi les lettres « en tournée d'inspection », voir ce post-scriptum à une lettre datée du 17 mai 1885, au cours de la dernière maladie de Victor Hugo (écrite à sa femme) :

« Je ne puis me décider à mêler au reste de ma lettre (il le met précisément en post-scriptum) et à toutes les banalités de la vie courante, la grande émotion que me cause la maladie de Victor Hugo ! A l'heure où je t'écris, tout est fini peut-être pour ce génie extraordinaire que nous avons eu la rare fortune de voir de près et à son foyer familier. *Il va donc savoir le secret des choses dont il était si préoccupé ;* il va connaître — je le crois et je l'espère pour lui comme pour nous — le mot de l'énigme et le mystère de l'univers ; celui qui a parlé de Dieu avec une conviction si sublime, entrera dans l'infini divin ! Mais quel vide pour ce siècle déjà si appauvri !... »

[2] Pour trouver pareil spécimen d'idolâtrie juvénile devant une célébrité littéraire, il faut relire la lettre où la jeune Madame Suard (alors âgée de vingt-cinq ans) raconte son pèlerinage à Ferney, en juin 1775, et que M. Lanson a reproduite dans son *Choix de lettres du* XVIIIe *siècle,* p. 605-609 ; c'est un morceau à lire et à faire lire. Rien ne saurait donner une idée plus saisissante du ridicule des engouements mondains. Il est vrai que le ridicule, à la dose où on le constate chez Mme Suard, change de nom et devient surtout de la bêtise, une bêtise qui confine à la folie. Hâtons-nous d'ajouter que Eug. Manuel, malgré toute sa candeur, garde encore quelque goût cependant et reste très loin des excès de Mme Suard.

III. — Deux articles (dans *Mouvement social* d'avril) sur Karl Lueger, le grand bourgmestre à qui Vienne a fait, au mois de mars de cette année, des funérailles comme on n'en fait qu'aux souverains. C'est que Lueger était le « roi » de Vienne, — roi par droit de conquête, roi populaire et vénéré comme jamais ne le fut roi par droit de naissance.

Tout le secret de sa popularité était dans les deux mots qui désignent le parti dont il fut l'apôtre : « *chrétien-social* ». Il fut un grand chrétien, et il fut un « social ». Il fut antisémite, parce que les juifs sont aussi antisociaux qu'antichrétiens; il fut antimagyar, parce que la Hongrie est aux mains des Juifs (près de 200.000 Juifs à Budapest sur une population totale de 800.000 âmes) et parce que c'est par la Hongrie que les Juifs ont mis et tiennent la main sur l'Empire de François-Joseph : mais ce n'est pas aux Magyars, en tant que Magyars, qu'il en avait, mais seulement aux Judéo-Magyars. Toute sa carrière a été guerre au libéralisme, sous toutes ses formes : guerre au libéralisme économique, avec sa trahison des intérêts des classes moyennes, son abandon des masses ouvrières, son adoration servile du gros capitalisme juif international ; guerre au libéralisme religieux avec ses hypocrisies, ses lâchetés, son respect humain et sa tyrannie des consciences.

Il entra en campagne en 1876, jeune avocat de trente-deux ans [1], parcourant les arrondissements de Vienne, de cabaret en cabaret, de réunion en réunion, prononçant jusqu'à cinq, six discours dans une seule soirée, fonçant sans relâche contre le libéralisme, sans savoir encore clairement ce qu'il mettrait à la place, mais convaincu qu'il fallait d'abord et absolument démonétiser le régime économique de ce temps-là. Il ne connaissait pas encore, alors, la doctrine sociale de l'Eglise; il ne connaissait que l'Eglise domestiquée du joséphisme, l'Eglise telle que la lui avaient montrée ses maîtres libéraux de l'Université de Vienne. C'est chez Vogelsang, le grand initiateur (à partir de 1869) du mouvement chrétien-social en Autriche, qu'il apprit à connaître la sociologie catholique : « Si c'est cela le catéchisme, dit-il, j'en suis ! » Et il en fut résolument désormais, et sans retour (il n'avait jamais été hostile, mais indifférent plutôt par ignorance). C'est le 23 septembre 1887 qu'il prononça son premier discours dans l'association chrétienne-sociale du Dr Psenner, une organisation qui devait servir de point de départ au parti chrétien-social de plus tard; la même année, il organisait, avec le Dr Gessmann (son unique collègue, alors au conseil municipal de Vienne, où ils formaient le fameux « parti des deux »), le grand banquet viennois en l'honneur du Jubilé sacerdotal de Léon XIII, le grand Pape « social ».

Il a trouvé sa voie. Désormais il marche de triomphe en triomphe entre les ennemis de droite et de gauche, juifs féroces d'un côté, conservateurs somnolents de l'autre. En 1890, il entre au Landtag de Basse-Autriche (la province dont Vienne est la capitale). En 1893, les antilibéraux qu'il commande arrivent au Conseil municipal de Vienne au nombre de 46; en 1895, ils sont 64 contre 66 libéraux et 6 indépendants.

C'est alors, 29 mai 1895, qu'il est élu, pour la première fois, bourgmestre de Vienne. Les libéraux l'ont laissé nommer à dessein : sa majorité est trop faible, il sera obligé de démissionner et ce sera sa perte définitive. Lueger vit le piège et refusa le mandat qu'on lui offrait.

Ce refus entraînait la dissolution du Conseil municipal. Au nouveau Conseil, les antilibéraux arrivent au nombre de 92, plus des deux tiers. Le 29 octobre 1895, Lueger est de nouveau élu bourgmestre par 93 voix sur 138. L'empereur refuse de confirmer l'élection. On revient aux voix, Lueger est élu pour la troisième fois. Le ministère répond par la dissolution du Conseil. Au Conseil renouvelé, arrivent 96 antilibéraux contre 46 libéraux. Pour la quatrième fois, le 18 avril 1896, Lueger est élu bourgmestre. Le ministère était aux abois : l'empereur alors intervient personnellement et demande à Lueger de se désister. Lueger, par déférence et loyalisme, se désiste. Le Dr Strobach fait, en attendant, les fonctions de bourgmestre intérimaire, et meurt l'année suivante : Lueger est élu pour la cinquième fois : l'empereur enfin confirme l'élection.

Lueger bourgmestre de Vienne, c'est l'idée chrétienne-sociale dans son plein épanouissement. Son programme tient en deux chapitres : au point de vue matériel, aménager Vienne au mieux de l'hygiène et de la joie du peuple; au point de vue moral, rendre à l'idée chrétienne droit de cité, créer une atmosphère chrétienne dans cette ville où le respect humain avait si longtemps tout enchaîné.

A peine installé, sa première opération est de laisser tomber le contrat passé avec la compagnie anglaise du gaz et de construire une usine à gaz appartenant à la ville elle-même. Dès lors, son plan est visible à tous les yeux ; débarrasser Vienne des compagnies de capitalistes étrangers qui l'exploitent, et lui rendre l'exploitation des tramways, des usines de gaz et d'électricité, et de toutes les entreprises municipales; avec les millions disponibles sur les bénéfices, rajeunir la vieille cité, la parer de fleurs comme une épouse (les corbeilles de fleurs ont escaladé jusqu'aux pylônes de l'éclairage électrique), y multiplier les squares et les parcs (partout où il y avait place pour un arbre ou une motte de gazon, un arbre a été planté et une

[1] Né en 1844, fils d'un père qui, simple gardien de salle à l'Institut polytechnique, s'était mis à suivre les cours de trois professeurs et était devenu Inspecteur du Cabinet technologique; et d'une mère profondément chrétienne ; — muet jusqu'à l'âge de quatre ans : il dut la parole au violent chagrin que lui causa la mort de sa sœur aînée au moment où, grâce à ses tendres soins, il se remettait d'une dangereuse maladie : le nom de cette sœur, que l'enfant cria dans son désespoir, fut le premier mot qu'il prononça; — fit ses premières études dans l'école des sourds ; — élève ensuite du gymnase Marie-Thérèse; — puis étudiant en droit à l'Université de Vienne (1862-1866); — clerc pendant huit ans ; avocat enfin à la Cour d'appel.

pelouse a verdi), tripler ses approvisionnements d'eau potable (en ce moment même, un nouvel aqueduc est en construction qui coûtera plus de 200 millions et doit amener chaque jour de cinquante lieues deux millions d'hectolitres d'eau de source), la doter d'établissements de bienfaisance modèles, créer des caisses municipales d'épargne et de crédit; améliorer le sort des ouvriers et employés de la ville, et par répercussion, le sort de toute la classe ouvrière; ménager tout autour de Vienne une magnifique ceinture de prairies et de forêts; élever, au bord du Wienerwald (ou forêt viennoise, à l'ouest de la ville), pour les vieillards pauvres hospitalisés par la ville et jadis parqués dans de vieux bâtiments, toute une petite ville, vingt-neuf pavillons groupés autour d'une magnifique église dédiée au Patron du bourgmestre, saint Charles Borromée; enfin multiplier les écoles.

Mais, dans ces écoles, faire refleurir l'esprit chrétien. Et il fallait du courage à un homme public pour se déclarer clérical alors. Lueger, en 1889, parlait du temps proche encore où un laïc n'aurait pas osé se montrer en rue en compagnie d'un prêtre; et, au sortir des célèbres réunions de chrétiens-sociaux organisées ces années-là chez Vogelsang, les laïcs se séparaient soigneusement des ecclésiastiques pour ne point s'exposer à être traités de cléricaux dans les journaux du lendemain [1].

Dans les écoles publiques, le crucifix avait été enlevé, la prière supprimée : Lueger rétablit l'un et l'autre. Il éloigna rigoureusement les maîtres suspects de favoriser le mouvement *Los von Rom :* « Quand il s'agit de bottes, les opinions politiques du cordonnier importent peu; mais au maître d'école, ce ne sont pas nos bottes que nous donnons, mais nos enfants. » Toujours pour fortifier le sens religieux chez les enfants, il voulut que chaque nouvelle école (et il en construisit 60) fût bénite; et le plus souvent il assistait lui-même à cette cérémonie. Il rétablit l'usage, supprimé avant lui, de l'assistance en corps des enfants des écoles aux processions de la Fête-Dieu : lui-même y prenait part officiellement, et certaines années on le vit suivre jusqu'à cinq ou six processions différentes.

Il ne négligeait aucune occasion d'affirmer publiquement sa foi, la foi du bourgmestre de la capitale. Il assistait chaque dimanche à la messe de midi à la cathédrale. Il se faisait un honneur de recevoir lui-même à l'Hôtel-de-Ville et de saluer les Congrès catholiques. Il faisait acclamer Jésus-Christ dans des réunions socialistes. Il célébrait publiquement la dévotion à la Sainte Vierge; et tout le monde savait avec quelle simplicité il récitait son Rosaire. La profession de sa foi faisait, pour lui, partie essentielle de ses fonctions de bourgmestre.

Sa mort fut grande comme sa vie. Il ne s'était jamais remis d'une grave maladie qu'il fit en 1907 et qui le priva de la vue : les trois années d'épreuves qui ont suivi, ont trouvé et achevé en lui le chrétien plein de patience et de résignation. Quand se déclara le mal qui devait l'emporter, un de ses premiers soucis fut de recevoir à temps les derniers sacrements : « Ne me laissez pas manquer cela, dit-il à ses amis, dès que vous verrez que c'est sérieux. » Pendant les prières de l'Extrême-Onction : — « Allez doucement, fit-il, afin que je puisse suivre. » Sa dernière parole, à la visite d'un prêtre de ses amis, fut la salutation catholique d'Allemagne : *Gelobt sei... Loué soit Jésus-Christ, dans l'éternité !*

IV. — Beaucoup de Français n'ont pas entendu parler, l'an dernier, de la mort de Liliencron, † 22 juillet 1909. Il paraît pourtant que cette mort a mis les lettres allemandes en un deuil profond. L'Allemagne saluait en lui son plus grand poète, son poète national (l'Allemagne du Nord s'entend; car dans le Sud, on est plutôt rétif à tous ces engouements importés du Nord : Frenzel, Hans Hoffmann, Wildenbruch, Wilbrandt, Sudermann, Hauptmann, et même Liliencron ne disent pas grand'chose aux honnêtes gens de Souabe ou de Franconie). Liliencron a été présenté au public français par M. Ch. Andler, professeur à la Sorbonne, dans *Revue de Paris* du 15 oct. et du 1er nov. 1909; quelques mois auparavant, M. Maurice Muret, notre meilleur connaisseur des lettres allemandes, lui avait donné un chapitre dans sa *Littérature allemande d'aujourd'hui*, un chapitre qu'il avait cru devoir intituler : « *Le poète* Detlev de Liliencron ». Quels ignorants que ces Français ! se seront dit les Prussiens devant ce pléonasme : ils ont besoin qu'on leur apprenne même que Liliencron fut un « poète ! »

Donc Liliencron faisait là-bas figure de poète national. Il était pensionné de Guillaume II. Après le grand silence du lyrisme allemand, qui durait depuis la mort de Heine, sa voix avait paru libératrice; et l'on a écrit que sa pensée « semblait faite de la vie et de la lumière qui remplissent un monde jeune, émergé récemment de l'inconnu. » Il est le Nietzsche de la poésie; et c'est pourquoi la « jeune Allemagne », ou plutôt la « toute jeune Allemagne » l'école qui s'intitule *Jüngstdeutschland*, l'Allemagne dernier cri ou dernier bateau s'est reconnue en lui.

Sa vie tient en quelques lignes : né à Kiel en 1844, baptisé Friedrich baron von Liliencron (son prénom littéraire Detlev est un nom de guerre), d'une famille danoise d'origine, mais ruinée; fils d'un père qui occupait un poste élevé dans

[1] Voir, — sur la vie catholique à Vienne aujourd'hui et sur les fruits admirables produits dans les milieux masculins de Vienne par les pèlerinages d'hommes que le P. Abel (jésuite) organise tous les ans depuis une quinzaine d'années à Maria-Zell (le Lourdes de l'Autriche, à quelque 100 kilomètres au Sud-Ouest de Vienne, sur les premiers contreforts des Alpes de Styrie : un « Lourdes » en ce sens qu'après Lourdes, Einsiedeln et Lorette, c'est le pèlerinage à Marie le plus fréquenté du monde), — un article intéressant du P. Coulet dans *Etudes* du 5 nov. 1909.

« Je travaille à rendre Vienne chrétienne, disait un jour Lueger; au P. Abel de la rendre catholique ! »

l'administration des douanes ; faute des ressources voulues pour s'engager dans la cavalerie, entre dans l'infanterie ; fait les campagnes de 1866 contre l'Autriche et de 1870 contre la France; obligé de quitter le service en 1875 « pour dettes et pour blessures » ; cherche fortune en Amérique, où il ne trouve qu'à donner des leçons de musique ou à travailler comme peintre en bâtiments et palefrenier; revient très aigri à Hambourg en 1877 ; tente deux années encore la fortune musicale ; finalement se résout à entrer dans l'administration, et réussit, en 1882, à se faire nommer capitaine des digues et « Hardesvogt » [1] ou procureur royal dans une petite île perdue au bout du monde, Pellworn (dans la Mer du Nord, non loin de Sylt); nommé, l'année suivante, dans une magistrature analogue, à Kellinghusen (en Holstein) ; démissionne en 1885, mais, après diverses tentatives de séjour ailleurs, retourne à sa lande, près de la mer et vit désormais, jusqu'à la fin, de sa plume, dans sa solitude, dans ces paysages du Nord que l'on se figure si tristes et qui le sont souvent en effet mais qui n'en dégagent pas moins un charme singulièrement prenant.

Sa poésie est sauvage comme sa vie. C'est un « primitif », un homme de la nature. Il a mis dans la poésie tout ce qu'elle peut, sans perdre ce nom, supporter de naturalisme et de réalisme.

Il a écrit des poèmes de guerre *(Adjutantenritte*, ou « Chevauchées d'un officier d'ordonnance », 1884) : pour lui, comme pour tout bon Prussien, la guerre est « le premier des sports » ; il ne dira pas, comme Moltke, que « la guerre est voulue de Dieu », car sur Dieu il n'a que des idées plutôt vagues, — mais, comme Nietzsche, que « l'homme est fait pour la guerre. » Il est furieusement épris de toutes les violences. « J'ai toujours préféré, déclare-t-il, la devise *lex mihi Mars* à la devise *lex mihi Ars.* » Nietzsche définissait son héros « un lion riant » : Liliencron est le lion nietzschéen, au rire rouge. Il ne rêve que carnages, incendies, éventrements, et il rit : « Dehors ! Dehors ! L'homme doit combattre l'homme et non pas étouffer sous le parfum des fleurs ! »

« L'homme est fait pour la guerre..., et la femme est faite pour danser devant le guerrier », ajoutait Nietzsche. Liliencron a écrit des poèmes d'amour, et de quel amour ! Heine se glorifiait d'une quinzaine d'amantes ; Liliencron en a bien soixante-quinze, et elles sont dignes de lui : animalité pure. — Aussi, dit M. Andler, « il n'a pas été un peintre de la femme. Il n'a chanté que son propre désir, vivant, jovial ou sombre, ardent d'une flamme presque cosmogonique ou fugitif comme un feu de paille. Il n'a pas su le secret de l'âme féminine. Il n'a aimé que le sourire et le facile consentement de celles qui sont conquises par un serrement de mains furtif sous les acacias, de celles qu'on prend par la taille dans une salle d'auberge... » Et M. Andler ajoute (ce qui suffit à caractériser sa philosophie, à lui aussi) : — « Il fait sa cueillette goulument. Cela est sain. Ce qu'on a appelé son réalisme est, pour une grande part, ce sans-gêne de bon garçon. Car il ne faut pas oublier, quand on le traite de réaliste, qu'il ne voit jamais les choses comme elles sont. Encore moins les voit-il en laideur. Toutes choses, en amour, lui sourient d'un large sourire épanoui. Il a une philosophie de Faune heureux, étalé au soleil, et qui le soir célèbre des noces improvisées sous les chênes. Mais ses amies aussi sont des nymphes un peu rustiques, hautes en couleur, un peu trop charnues, avec une toute petite âme tendue de désir... »

Il ne connaît pas de morale [1]. Il n'est fait, écrit-il, « ni pour le christianisme ni pour l'ascétisme ». C'est pour décrier l'ascétisme qu'il imagine ses pires fictions mythologiques : il ne sait pas de monstre plus chauve ni plus chassieux que ce Renoncement qui prétend s'interposer entre nous et les joies de la vie, nous séparer des jacinthes en fleur, de la musique des flûtes et des amantes qui nous cherchent. Il ne veut rien attendre de Dieu non plus que des hommes : il est vain de prier un Dieu et vain d'implorer les hommes. Car Dieu n'est pas; et les cœurs mêmes que nous aimons et qui nous aiment, ne nous connaissent pas. Il ne faut compter que sur soi, dans les luttes qui sont le tout de la vie. Il faut s'armer pour la lutte, mais s'armer soi-même, sans rien demander à autrui, « se dresser soi-même », *Selbstzucht*, se jeter dans la vie avec toute sa force et toute sa faiblesse, toute sa dureté et toute sa vulnérabilité. Nul n'a de conseils à nous donner, parce qu'aucun de ceux qui prétendent nous conseiller ne peut nous empêcher de trouver la tombe qui est d'avance béante : chacun de nous y va seul, et personne ne s'y couche à notre place. C'est donc à chacun qu'il appartient de choisir le chemin qui l'y fera aboutir.

Son grand poème, celui sur lequel il comptait surtout pour affronter l'avenir, c'est *Poggfred*, ainsi intitulé du nom du château imaginaire qu'il s'attribuait près des sources de l'Alster (pays de Hambourg), poème bigarré, comme il le dit lui-même, et où il a jeté, sans plan, pêle-mêle, ses impressions, ses fantaisies de toute espèce, toutes les saillies de son imagination vagabonde [2] : sorte

[1] C'est le nom des baillis dans la région du Slesvig-Holstein.

[1] Autant que poète érotique, il est poète bachique, homme de tous les alcools et de toutes les mangeailles. Toute béatitude est pour lui au restaurant Pfordte, à Hambourg; et il lâche toute bride à son lyrisme pour en commenter la « carte ». Une de ses plus célèbres pièces bachiques est intitulée *Ivre, Betrunken :* — « Je suis assis entre Mine et Stine, y débute-t-il, deux jolies Frisonnes blondes, et je savoure un grog. Bientôt leur mère à toutes deux s'en fut dormir... Je suis le sultan et vous êtes mes Géorgiennes... » Oui ; mais les sultans au moins ne mettent pas cela en vers et ne prétendent pas à l'auréole de poètes nationaux.

[2] Poème en douze chants dans l'édition de 1896, en vingt-quatre dans celle de 1904.

de *Décaméron* contemporain, série de nouvelles accompagnées d'effusions lyriques, grande confession nonchalante comme le *Don Juan* de lord Byron auquel il ressemble par le ton sardonique : — « On reconnaîtra dans ce poème, dit un de ses personnages, l'ironie de la vie. Les temps à venir y retrouveront ce qui fut trop la destinée de notre temps : la misère philistine de notre vie quotidienne, notre hypocrisie sociale, morale et religieuse, notre critique mesquinement lâche de tous les *instincts robustes*, l'essor incompressible pourtant de l'imagination personnelle, la joie indestructible que nous eûmes de la *vie naturelle*, des aventures de l'amour, de la guerre, de nos courses sur le globe, mais surtout *l'humour souverain de l'homme qui ne croit qu'en ce monde des sens et ne compte que sur lui-même.* »

Et cependant, n'a-t-il pas rêvé quelquefois d'échapper à « ce monde des sens » ? Il s'est oublié un jour à faire l'apologie du mariage, à rêver d'éternelle tendresse, à « glorifier le bonheur des époux... îlot rêvé, recoin doux,... pour les amours refuge certain. » Il a dit : « Je voudrais vivre comme si j'étais déjà mort ». Il a eu des dégoûts ; il a parlé de ce quelque chose de redoutable qui nous surplombe, *irgend etwas Furchtbares steht über uns ;* il a eu comme des pressentiments et des nostalgies d'au-delà...

Mais bah ! qu'est-ce que tout cela ? C'est sans doute que nous venons d'une étoile meilleure, pense-t-il, d'Aldébaran, par exemple, où nous fûmes heureux avant de naître et où une nostalgie invincible nous rappelle ; sans doute encore des habitants de ces astres inconnus nous entourent d'une façon mystérieuse et perceptible ; et il ne s'étonnerait pas de se trouver en face d'un indigène de Sirius ou de Mars... Voilà tout l'élément mystique de son œuvre ; et M. Andler y diagnostique une « lassitude », un signe de vieillesse, une « fêlure de ce charmant esprit ». On voudrait croire que ce fut autre chose ; on voudrait pouvoir y percevoir des appels du sens moral. Mais ils sont si faibles, ces appels, si mêlés ! Il fait une place, dans son *Poggfred*, à Jésus, l'Homme prêtre et poète et si doux, qui passe traînant sa croix, pleurant des larmes qui coulent « au dedans de son âme », mais impuissant à nous apporter une parole de réconfort, puisqu'il est lui-même une victime, donc non un libérateur !... Vive donc la vie et vive la mort ! De tous les cadavres ruisselle la sève chaude qui féconde la terre avec de la vie humaine. Il faut que retourne à la poussière, par le meurtre, l'humanité qui en est sortie par l'amour. Voilà le fait inexplicable et nécessaire dont aucune vision nazaréenne ne peut nous consoler !

V. — Barbara Blomberg fut la mère de don Juan d'Autriche, qui fut le vainqueur de Lépante. C'est ce qui lui mérite une place à part parmi les créatures qui furent à l'usage de Charles-Quint. (Voir la monographie qui vient d'en être écrite par un érudit allemand, M. Paul Herre, *Barbara Blomberg, die Geliebte Kaiser Karls V*, etc., *ein Culturbild des 16 Jahrhunderts*, Leipzig, Quelle u. Meyer, 1909 ; et *Revue critique*, 31 mars-7 avril 1910). Charles-Quint la connut au printemps de 1546, au cours des loisirs que lui laissait la diète de Ratisbonne. Il était à Augsbourg ; elle était fille d'un artisan augsbourgeois fort à son aise (nommé Plomberger, nom que les Espagnols ont euphonisé sous la forme Blomberg) ; elle était fort jeune (née en 1528) ; elle accoucha chez ses parents, longtemps après le départ de Charles-Quint, le 24 février 1547 : — personne fort vulgaire, qui ne cessa de mener une vie de courtisane. Un jour de querelle avec son fils don Juan, furieuse elle lui déclara que, loin d'appartenir aux Habsbourgs, il avait pour père un simple fourrier de la maison impériale, qui partageait clandestinement les faveurs accordées à son maître. Son fils lui fut enlevé dès sa naissance pour être élevé en Espagne ; Barbe, mariée à un fonctionnaire subalterne, vint à Bruxelles, eut plusieurs enfants de son mari, fut à Gand à la mort de celui-ci (1569), y mena une vie des plus déréglées et se rendit impossible à tel point que, lorsque don Juan son fils fut nommé gouverneur des Pays-Bas en 1576, il dut l'expédier en Espagne, où elle habita d'abord un couvent près de Valladolid, toujours désordonnée dans ses mœurs, puis un domaine sur la mer de Biscaye, où elle mourut en 1597, léguant à Philippe II les dettes nombreuses qu'elle n'avait cessé de contracter jusqu'au bout, malgré les largesses royales.

VI. — M. Joseph Bédier, professeur au Collège de France, dont nous avons eu à exposer déjà ici les principales données d'un travail sur la légende de Girard de Roussillon et le tombeau de sainte Marie-Madeleine de Vézelay (*Ami* 1907, p. 1163-1164), a recueilli l'an dernier en deux volumes (Paris, H. Champion ; présentés à la *Revue des Deux Mondes*, 15 juin, par M. A. Chaumeix) les premiers chapitres de ses *Recherches sur la formation des Chansons de Geste*.

La théorie à laquelle il aboutit est tout à fait neuve : nos Chansons de Geste auraient, comme notre théâtre, une origine religieuse ; les légendes épiques se seraient formées, aux XIe et XIIe siècles, aux abords des abbayes et des églises, le long des routes de pèlerinages ou dans les grandes foires, par l'effort combiné des clercs qui voulaient édifier et des jongleurs qui voulaient récréer les mêmes publics forains de pèlerins et de marchands du XIIe siècle.

C'est le renversement de la théorie admise jusqu'aujourd'hui et que nous avons pu tous étudier dans nos classes d'humanités. On nous parlait, alors, d'épopée naturelle, spontanée à ses origines, sortie des événements, jaillie du cœur de générations naturellement héroïques, et jaillie tout de suite, dès le VIIIe siècle, sous le choc immédiat des événements. Les Français avaient alors la tête si facilement épique, que la réalité présente devenait

elle-même matière d'épopée. Nos vieilles Chansons sont nées sur les champs de bataille même ; nos vieux guerriers étaient tous poètes : — « Préparée depuis Chlodovech, disait intrépidement Gaston Paris, commençant vraiment avec Charles-Martel, à son apogée sous Charlemagne, renouvelée puissamment sous Charles-le-Chauve et ses premiers successeurs, la fermentation épique, si l'on peut dire, d'où devait sortir l'épopée, s'arrête au moment où la nation est définitivement constituée et a revêtu pour plusieurs siècles la forme féodale. Avec l'avènement de la IIIe race, la période de production épique spontanée est close. » Voilà qui est tranché. Après cette date fatidique de 987, plus d'épopée. — Mais le malheur est que, de toute cette floraison épique du VIIIe et du IXe siècle, il il ne nous reste absolument rien, pas un seul mot. Nos Chansons actuelles sont, quelques-unes du XIe siècle, la plupart du XIIe, simples arrangements ou remaniements tardifs : quand a paru la plus ancienne et la plus illustre, la *Chanson de Roland,* il y avait plus de cent ans que la véritable épopée avait péri.

Voilà la théorie classique d'antan, celle que Gaston Paris croyait définitivement acquise, celle que M. Bédier lui-même professait il y a une quinzaine d'années, à la *Revue des Deux Mondes* même (15 février 1894) : écho des théories germaniques sur l'épopée naturelle en général et sur la formation des épopées homériques en particulier. De toutes ces générations spontanées en poésie, il est probable que l'histoire littéraire ne gardera rien, pas plus que l'histoire naturelle ne garde rien de la théorie des générations spontanées en zoologie : tout être vivant suppose des parents et tout poème suppose un auteur. Ces poèmes épiques spontanés du XIIe siècle, on n'en a rien conservé pour une excellente raison : c'est qu'ils n'ont jamais existé ; les fiers guerriers de Charles-Martel et de Charlemagne n'ont pas du tout songé à mettre sur l'heure leurs prouesses en vers ; nos Chansons de geste n'ont que très peu de matière historique, et elles ont été créées au plus tôt au XIe siècle par moines et jongleurs pour édifier et divertir les foules bigarrées de pèlerins qui alors cheminaient sur les grandes routes venant du Nord et allaient de stations pieuses en stations pieuses jusqu'à Rome et à Compostelle.

Ce qui a mis M. Bédier sur la voie de cette découverte, c'est la légende de Guillaume d'Orange.

Ce Guillaume d'Orange, dont la légende a fait l'un des sept fils d'Aymeri de Narbonne, est le héros d'un des plus riches cycles épiques du moyen âge. Vingt-quatre poèmes sont consacrés à ses exploits et aux exploits de sa famille. On l'a chanté partout, au Nord comme au Midi, à l'Est et à l'Ouest. Moines et jongleurs ont rivalisé de ferveur à le chanter.

Evidemment, se sont dit les critiques, ce n'est pas du même Guillaume qu'il est question dans toute cette littérature : il a dû y avoir deux Guillaumes, trois Guillaumes, quatre Guillaumes (saluez au passage les dédoublements et multiplications dont sont coutumiers tous les critiques de nos légendes)... Ils ont fini par compter *seize* Guillaumes...

M. Bédier, qui ne songeait d'abord qu'à publier une édition critique d'une des Chansons de la Geste Guillaume, s'est mis bravement à la recherche de ces seize Guillaumes ; et, un à un, il les a vus tous s'évanouir, comme autant de fantoches qui ne devaient leur existence qu'à l'ingéniosité systématique des érudits. Il n'en est resté qu'un : le Guillaume de l'histoire, comte de Toulouse, mais Franc du Nord, petit-fils de Charles-Martel (par sa mère Aude) et cousin germain de Charlemagne, grand pourfendeur de Sarrasins et gouverneur de Gascogne, puis, sur ses vieux jours, moine au monastère d'Aniane (réformé peu auparavant par saint Benoît dit d'Aniane) et ensuite au monastère de Gellone où il acheva si saintement sa vie que l'Eglise l'a inscrit au martyrologe et que le monastère de Gellone s'est appelé, de son nom, St-Guilhem-du-Désert (aujourd'hui village entre Montpellier et Lodève, à quelques kilomètres d'Aniane).

L'histoire ne connaît pas d'autre Guillaume que celui-là ; et nos épiques du moyen âge n'en ont pas connu d'autre non plus. C'est le même Guillaume qu'ils ont tous chanté (ce poème, par exemple, du *Couronnement de Louis,* où les savants avaient cru démêler l'amalgame de je ne ne sais combien de poèmes et de je ne sais combien de Guillaumes, M. Bédier a démontré que l'unité du personnage principal et la logique de la structure y sont certaines et ne diffèrent pas beaucoup de celles de la *Henriade* ou de *Salammbô).* Ils ont tous chanté le même Guillaume ; et ils l'ont tous chanté sous les mêmes traits : moines des Cévennes ou jongleurs du Nord, ils racontaient les mêmes faits, les mêmes exploits, encadrés dans les mêmes paysages, agrémentés des mêmes particularités. Il ne s'agit pas ici de rencontres accidentelles : la concordance est continue. Tout se passe *comme si* moines du Midi et jongleurs du Nord s'étaient fréquentés et mis d'accord.

Comment l'auraient-ils pu cependant, alors que tout dans leur existence, les lieux qu'ils habitaient, leur langue même, les séparaient ?

C'est la question que se posait M. Bédier quand il eut un jour l'idée de repérer, sur une carte de France, tous les lieux où les chansons conduisent Guillaume depuis Paris jusqu'au Désert, en passant par Brioude, l'Auvergne, Saint-Gilles, Nîmes. Or, la ligne reliant tous ces points suivait exactement l'ancienne *Via Tolosana,* l'une des plus fréquentées du moyen âge, l'une de celles qui du Nord conduisaient les pèlerins en Espagne jusqu'au sanctuaire de St-Jacques de Compostelle.

Cette concordance entre l'Itinéraire prêté à Guillaume par la poésie et l'Itinéraire de Compos-

telle fut, pour M. Bédier, le trait de lumière. Un Guide des pèlerins qui date du XIIe siècle, nous apprend que les voyageurs allant à Compostelle étaient invités à s'arrêter à Gellone : pour les y encourager, on leur chantait les exploits du Saint, fameux dans toute la région. C'est que Gellone était une abbaye sise près d'une grande route ; et comme elle possédait la tombe de saint Guillaume, elle recevait beaucoup de visites. Elle eut le désir bien légitime d'en recevoir toujours plus et de donner à la gloire de son saint le plus d'éclat possible. Grâce aux chroniques et aux traditions monastiques, elle put aisément documenter ces jongleurs qui avaient coutume d'accompagner les pèlerins et qui, aux étapes, aux abords des monastères, des hospices, des chapelles, des sanctuaires, chantaient, pour édifier ou récréer les auditeurs, des histoires merveilleuses.

Une fois fixés les traits principaux du personnage, ses exploits du temps de Charlemagne contre les Sarrasins, et sa retraite pieuse à Gellone, toute liberté était laissée à l'imagination des chanteurs. Et ils en usaient. Ils utilisaient adroitement, pour les faire rentrer dans leurs romans et pour y intéresser les voyageurs, les lieux notables qu'ils traversaient. Comme ils accompagnaient les pèlerins sur une partie au moins de la route, ils la connaissaient bien ; ils savaient où il y avait des stations, des abbayes, qui peu à peu, comme Gellone, s'intéressèrent à Guillaume ; et c'est ainsi que les principaux épisodes du cycle de Guillaume se trouvent groupés autour de certaines étapes, sur des points du parcours traditionnel des pèlerins.

Ainsi, par exemple, les pèlerins partent de Paris, et au départ de Paris ils s'assemblent à l'hospice St-Jacques, au bord de la grande voie romaine suivie jadis par saint Denys : or, c'est là même que se place la belle histoire insérée dans la Chanson du *Moniage Guillaume*, celle de la lutte engagée par Guillaume déjà vieux contre le Sarrasin Isoré (à l'emplacement qui est aujourd'hui la rue de la Tombe-Issoire). — Les pèlerins passent au Puy, et l'un des poèmes du cycle nous montre Guillaume en dévotion aux pieds de Notre-Dame du Puy. — Les pèlerins passent à Brioude, où la collégiale St-Julien attire beaucoup de monde ; et une autre Chanson, le *Charroi de Nîmes* nous montre Guillaume s'arrêtant pour honorer saint Julien, tandis que dans d'autres on voit Brioude posséder des reliques de saint Guillaume lui-même. — Les pèlerins passent à Nîmes, et saint Guillaume y est honoré par une fête assez solennelle. — Les pèlerins passent près d'Arles, vont visiter la nécropole gallo-romaine des Aliscamps, le *Campo Santo* de la Provence ; et nos Chansons transforment ce cimetière en champ de bataille où tombe le héros Vivien, en champ de sépulture où sont ensevelis (non loin des Saints vénérés du pays, Honorat et Trophime) quelques-uns des morts de Roncevaux. — Les pèlerins passent à Martres-Tolosane (non loin de Muret), bourgade où les jeunes gens ont continué jusqu'à nos jours à célébrer par un tournoi figuré entre Sarrasins et chevaliers la fête du patron saint Vidian : or la légende de ce saint Vidian n'est autre que celle du Vivien des Chansons de Geste ; et d'après les textes on peut croire que dès le XIIe siècle l'église de Martres gardait le corps de saint Vidian. — Toute la route est ainsi jalonnée de souvenirs héroïques et pieux : les Chansons du cycle de Guillaume semblent cheminer avec les pèlerins.

En sorte que, dit M. Bédier, « si le comte Guillaume de Toulouse était mort vers l'an 803 avant d'avoir pu se rendre moine au monastère d'Aniane et de fonder le monastère de Gellone, pas une des chansons de Geste et pas une des légendes de notre cycle n'existerait. Et pas une de ces chansons ni de ces légendes n'existerait, si, par hasard, trois siècles au plus après la mort de cet homme dans l'abbaye de Gellone, les moines de cette abbaye n'avaient eu le souci d'attirer vers ses reliques les pèlerins de St-Gilles, de Provence et de St-Jacques de Compostelle. »

Telle fut la première découverte de M. Bédier, bornée au cycle de Guillaume d'Orange. Il en fut surpris, plus surpris même qu'heureux, car il avait jusque là partagé la foi de tous à la théorie générale de Gaston Paris. Il pensa d'abord que cette formation du cycle de Guillaume n'était qu'une exception dans l'histoire de nos vieilles épopées, et que la théorie de Gaston Paris gardait, dans l'ensemble, ses droits. Et il se mit en quête de faits littéraires confirmant l'ancienne théorie ; mais, au lieu de confirmatur, il ne trouva que des exceptions. Tous nos vieux cycles s'étaient formés plus ou moins comme le cycle de Guillaume. Au bout de cinq années de recherches, il ne restait plus que des exceptions à la règle. Et la règle nouvelle, c'est-à-dire l'idée d'ensemble qui se dégage de tous ces travaux, c'est que toutes les légendes carolingiennes (sauf les cas où elles sont un pur roman, sans fondement historique) sont en relation avec un pélerinage ou un monastère :

Il y a, écrit M. Bédier, des relations entre la chanson de Gormond et Isembard et l'abbaye et la foire de St-Riquier ; — entre les romans de Raoul de Cambrai d'une part et l'église et la foire de St-Géri de Cambrai, les abbayes d'Homblières de St-Michel-en-Thiérache, de Waulsort d'autre part. — Il y a des relations entre la légende d'Ogier le Danois et le monastère de St-Faron de Meaux ; — entre la Chanson du *Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem* et l'abbaye et la foire de Saint-Denis-en-France ; — entre la Chanson de Fierabras et cette même abbaye. — Il y a des relations entre certaines branches de la Chanson des Lorrains et les foires de Champagne ; — entre la Chanson des Saisnes et le pélerinage d'Aix-la-Chapelle et de Cologne ; — entre la Chanson de Renaud de Montauban et ce même pélerinage prolongé jusqu'à Dortmund (en Westphalie), etc. Il y a des relations entre bien d'autres légendes épiques et bien d'autres monastères que je sais et que je ne sais pas. Ces propositions expriment, non pas des hypothèses, mais des faits [1].

[1] Tout ce que nos jongleurs savent de l'Italie se rattache à des étapes du pélerinage de Rome, à l'abbaye de Novalèse, au sanctuaire de Mortara, à Lucques, à Sutri, à Imola, à Gênes et Brindisi, lieux d'embarque-

VII. — M. Hanotaux, l'ancien ministre, a commencé dans *Revue des Deux Mondes* du 15 mai la publication d'un nouveau travail sur Jeanne d'Arc (continué nos des 1er et 15 juin, 1er et 15 juillet, 1er août).

Il ne prétend pas nous apporter de l'inédit (comme a fait son confrère en Académie, M. An. France), mais seulement dégager, dans un rapide tableau, l'expression nouvelle que des lumières plus abondantes ont donnée à cette naïve et claire figure : « J'ai abordé le problème en homme qui voulait comprendre et s'instruire, ...de bonne foi. »

Il distingue, dans la carrière de Jeanne d'Arc, quatre mystères : le mystère de la *formation* ou des origines, le mystère de la *mission*, le mystère de l'*abandon*, et le mystère de la *condamnation*.

Le premier chapitre est le moins bon. M. Hanotaux, sans exclure le surnaturel, dont il ne sait rien, le laisse de côté, ce qui est une manière d'exclusion et ce qui amène sous sa plume des truismes comme celui-ci :

> De quelque nature que soit l'inspiration de Jeanne d'Arc, — divine ou humaine, — son histoire ne peut être détachée de celle de son temps, pas plus que sa formation ne fut soustraite aux influences ambiantes. C'est *parce qu'elle* naquit dans une période de calamités extraordinaires que la vierge de Domremy eut pour mission de sauver le pays : *s'il n'y avait pas eu*, à cette époque, une si grande pitié au royaume de France, son existence se serait ensevelie, ignorée, dans le nécrologe anonyme des multitudes humaines.

Cela est de toute évidence : sans les calamités de ce commencement du xve siècle, nous n'aurions pas eu besoin d'une Jeanne d'Arc. A moins que M. Hanotaux ne veuille dire et ne croie (ce qui n'est pas absolument clair dans sa phrase) que c'est la vue des misères de son pays qui a créé la mission de Jeanne d'Arc : et ceci n'est plus vrai, ceci est en contradiction avec le témoignage persévérant de Jeanne elle-même.

Puis M. Hanotaux va plus loin, et assure que tout le mouvement de ce siècle, — le grand schisme, la réforme naissante avec Wiclef et Huss, la Renaissance florissante en Italie et commençante en France, la fondation de la monarchie castillane, les grands périples des navigateurs portugais, l'invention de Gutenberg, — tout ce « fond extraordinairement animé de l'époque où elle vécut » ne serait pas étranger à la formation de Jeanne :

> Jeanne d'Arc, tout ignorante qu'elle fût, n'en est pas moins touchée par le souffle de cette heure unique où la civilisation moderne se gonfle en un bouton prêt à fleurir.
>
> Jeanne d'Arc n'est plus du moyen âge ; elle n'en a ni la figure énigmatique (?), ni la rigidité sépulcrale (!). Toute spontanéité, vivacité et clarté, elle est déjà une fille de la France « moderne » ; sa naïveté champêtre respire tout ce qui flotte d'air sain et vivifiant autour d'elle.

Tout cela ce sont des phrases creuses, dont le moindre mal qu'on puisse dire, c'est qu'elles ne signifient rien. Phrases aussi que la page où M. H. nous montre, alors que « le monde s'épuisait à soulever la pierre de la hiérarchie féodale », Jeanne d'Arc l'écartant, cette pierre, « en prenant les initiatives vigoureuses et en proclamant sa foi active dans le guide intérieur », sauvegardant ainsi en elle « cette fleur de la personnalité libre, le droit de la vocation », faisant triompher la cause « de la dignité individuelle et de la conscience libre. » — Ce serait à croire que M. Hanotaux en est encore à la conception micheletesque de l'âme médiévale.

VIII. — M. Hanotaux veut rester historien laïque, ce qui est beaucoup plus sage que de risquer sur un domaine qui lui est étranger des incursions trébuchantes. Mais, à vouloir ne présenter les choses d'Eglise que sous l'angle laïque et dans leurs effets laïques, on s'expose inévitablement à les fausser. Croirait-on qu'il trouve, dans les Tiers-Ordres moyenâgeux, franciscain et autres, la première esquisse du Tiers-Etat ? [1]

> La communauté des aspirations fait la communauté des efforts. Les Frères mendiants étaient les associés naturels des foules opprimées par la violence aristocratique. L'union se fit, pour ainsi dire, toute seule. Les ordres fournirent des cadres à l'insurrection laïque. On sait l'étonnante, la prodigieuse affiliation de l'élément civil aux mendiants par l'enrôlement quasi universel dans les Tiers-Ordres. Les Tiers-Ordres furent la première esquisse du Tiers-Etat.

Et il cite, à l'appui, l'historien de l'inspiration artistique franciscaine, Henry Thode, qui dit :

> Le sentiment individuel qui, jusqu'alors, avait été comme un enfant mineur sous la tutelle de l'Eglise, François l'a émancipé et lui a donné, pour toujours, son indépendance légitime... Grâce à l'œuvre franciscaine, le « Tiers-Etat » s'est assuré les conditions d'une existence régulière et forte. Dans toutes les villes, la religion franciscaine a été accueillie et très justement comme la religion propre de la bourgeoisie et du peuple. Simultanément, la main dans la main, les bourgeois et les moines mendiants sont arrivés au

ment pour la Terre Sainte : pas un épisode des légendes n'a pour théâtre une ville, un paysage qui n'ait pu être vu de leurs yeux par les pèlerins. — La *Chanson de Roland* est née sur la route de Bordeaux à Compostelle, à l'abbaye de Roncevaux (Ermites de St-Augustin) : le fait historique mentionné par les chroniques n'était qu'un combat d'arrière-garde livré par Charlemagne contre les Basques (et non contre les Sarrasins), combat livré le 15 août 778, à une date où Charlemagne avait trente-cinq ans et n'était donc pas l'Empereur à la barbe fleurie de notre Chanson. — Les moines de St-Faron de Meaux possédaient la tombe d'un Ogier, guerrier qui s'y serait retiré au temps de Charlemagne : ce n'est que plus tard qu'ils l'ont identifié avec un Ogier ou Autcharius qui, allié au roi des Lombards, avait guerroyé contre Charlemagne en 773. — Les chanoines de Saint-Géry de Cambrai conservaient pieusement la tombe de deux nobles personnages nommés Raoul : ce n'est que plus tard qu'ils ont songé à identifier un de leurs Raoul avec un certain Raoul dont parle Flodoard et qui était mort tragiquement dans une guerre contre les fils de Herbert de Vermandois.

[1] Il semble bien établi que Jeanne d'Arc fut tertiaire, et que le Tiers-Ordre auquel elle appartint, fut celui de saint François. — Voir là-dessus, et dans ce sens, une très intéressante brochure du P. Hilaire de Barenton, *Jeanne d'Arc Franciscaine, Béguinages et Tiers-Ordres au moyen âge*, in-8 de 20 p., 1 fr., Bureaux de l'*Action franciscaine*, Paris, boulevard Raspail, 117.

premier plan de la vie sociale. Et c'est de leur collaboration qu'est né un art nouveau : ce que prêchait le moine, le laïque le réalisait.

Il y a beaucoup d'exagération chez H. Thode comme chez M. Hanotaux. La conscience chrétienne n'a pas attendu, pour se révéler, l'appel des Tiers-Ordres. Le sens de la liberté, même de la liberté bourgeoise, existait avant saint François ; et, pour ne citer que cet exemple saillant entre tous, c'est des siècles avant saint François que s'était produit le grand mouvement des communes. Ce qu'il faut dire, c'est que tout ce qui est de Jésus-Christ, tout ce qui se rattache à Jésus-Christ, doit développer en nous le sens de la personnalité humaine, de la dignité, de la liberté véritable ; et ce fut là un des heureux effets des Tiers-Ordres, qui au moyen âge ont été et qui peuvent redevenir aujourd'hui des agents très puissants de perfection chrétienne chez les individus et dans les sociétés. Des Fraternités ensuite ont pu dévier, comme ont dévié tant de confréries et de corporations ; mais ce n'est pas l'institution elle-même qu'il en faut rendre responsable. M. Hanotaux a d'ailleurs le sens des nuances tout autrement fin que l'auteur qu'il cite, et il note expressément que saint François « ne s'arrachait pas à la discipline. La loi de son action étant l'humilité, était aussi l'obéissance. Il se rendit, d'abord, auprès du pape Innocent III et obtint de lui la permission de prêcher. Nulle décision ne fut plus importante pour l'avenir de la catholicité. On peut dire qu'elle scelle le pacte entre la Papauté et les ordres mendiants pour la réforme intérieure. »

IX. — Un point de détail qui a fait couler des flots d'encre pas toujours courtoise, c'est la nationalité de Jeanne d'Arc : était-elle Lorraine ou Champenoise ? Sa famille était originaire de Ceffonds ou d'Arc-en-Barrois, l'un et l'autre en Champagne (Haute-Marne) ; son père, Jacques d'Arc, né probablement vers 1380, habita Ceffonds et le quitta, en même temps qu'une multitude de ses compatriotes, pour chercher refuge en des contrées moins malheureuses [1]. Il s'installa à Domremy, proche de Vouthon où il prit femme.

De qui relevait Domremy ? Dans l'entremêlement des hiérarchies féodales et des prétentions royales, voici, dit M. Hanotaux, ce qu'on peut démêler : la paroisse de Greux-Domremy était disputée en quelque sorte entre les grands fiefs avoisinants et le royaume de France. Elle était, ainsi que toute cette frontière, de ces terres sur lesquelles les légistes et officiers royaux exerçaient leur esprit d'empiètement, faisant fonctionner la machine formidable des « droits du Roi ». Postérieurement à l'année 1343, le roi Philippe VI, soit à la suite d'une pression exercée sur l'évêque de Toul, soit par le simple fait d'un échange, avait acquis la châtellenie de Vaucouleurs et les villages qui en dépendaient. Domremy et Greux ne sont pas désignés dans l'acte de cession ; mais ce qui est certain, c'est que ce pays fut considéré, par la royauté et par ses propres habitants, comme faisant partie du royaume, — et ce, d'une façon si intime et désormais si particulière, en raison de sa situation à l'extrême frontière, qu'il existe une ordonnance de Charles V déclarant que, « quels que soient les motifs, les raisons ou les titres invoqués, il ne pourrait jamais à l'avenir, ni par voie d'échange ni de quelque manière que ce soit, être séparé ou distrait de la couronne de France. »

A Domremy, toutefois, le roi de France ne pouvait prétendre que sur la partie du village qui avait appartenu à l'évêché de Toul, c'est-à-dire sur la partie sise au nord du ruisseau (affluent de la Meuse) qui coupe Domremy ; la partie sise au sud continuait à relever du duc de Bar, vassal du roi de France. On a beaucoup discuté la question de savoir si la maison de Jeanne d'Arc était située sur la partie nord ou sur la partie sud du ruisseau. Peu importe : de l'une comme de l'autre façon, elle était terre française ; seulement, dans le premier cas, elle relevait directement du roi, et dans le second, elle en relevait comme arrière-fief ; la Lorraine, terre d'Empire, ne commençait que de l'autre côté de la Meuse, sur la rive droite, tout près de là, au village de Maxey-sur-Meuse. Le duché de Bar n'était ni « Champagne » ni « Lorraine » ; quant à la partie royale de Domremy, les rois de France la rattachaient à leur province de Champagne (au bailliage de Chaumont-en-Bassigny, chef-lieu aujourd'hui du département de la Haute-Marne), mais c'est là une annexion artificielle et toute fraîche, qui ne semble point permettre d'intituler Domremy, à cette époque, « village champenois ».

Ce sont là discussions d'érudits. Jeanne d'Arc et les siens ne voyaient qu'une chose, c'est qu'ils dépendaient « de la chambre du roi à Vaucouleurs », c'est-à-dire du royaume de France : leur juridiction et leur souveraineté étaient là. Ils étaient « jouxte la Lorraine », *juxta Lotharingiam,... infra et in finibus regni Franciæ*, « en deçà » des frontières. Jeanne, arrivant à Vaucouleurs, dit à Jean de Novellepont : — « Je suis venue cy, à chambre du Roi, parler à Robert de Baudricourt pour qu'il me fasse conduire au Roi », et l'annotateur ajoute excellemment : — « Je suis venu cy à chambre du Roi », c'est-à-dire dans une ville royale, dépendant du Roi, sans moyen (« immé-

[1] Sauf peut-être la Normandie, nulles autres populations en France n'avaient souffert de la mainmise anglaise autant que ces plaines de Champagne aux abords de la grande abbaye de Montiérender. La complaisance avec laquelle les habitants de Troyes, en peine de la prospérité de leur commerce et de leurs fameuses foires, avaient accueilli les Anglais, n'avait pas protégé le pays. — En 1427, l'affluence des Français originaires des provinces de l'Est était telle, à Cologne, qu'il fallait demander au Pape l'autorisation, pour des prêtres de langue française, de leur faire remplir leurs devoirs religieux. (Denifle, *Désolation*, t. I, p. 360, p. 535).

diate », comme on disait dans l'antique Empire allemand)[1].

X. — M. Hanotaux, au début de son travail, annonçait : — « On admettra tout de sa vertu (de J. d'Arc), et, s'il est des choses que la raison ne peut atteindre, on s'inclinera devant le mystère : car il est de l'intelligence humaine de connaître elle-même ses limites. » Il a tenu parole. Arrivé au « mytère de la mission », il écrit :

Qu'une enfant de dix-sept ans, venue de son village, ait sauvé le royaume de France des plus grands dangers qu'il ait jamais couru ; qu'elle ait « duré » juste assez pour réussir et qu'elle ait fini pour grandir encore par le mystère de l'abandon et du martyre ; que son apparition et sa disparition aient eu les suites extraordinaires, les remous d'histoire infinis qui se sont produits et qui se développeront sans cesse, — c'est, vraiment, un événement au-dessus des forces et des choses humaines.

Le temps qui la vit, les siècles qui suivirent s'épuisent à l'expliquer.

Une explication quelconque est-elle possible ? Cette explication, est-il nécessaire de la tenter ? La nature, la vie, le monde visible et invisible cachent à l'homme assez de secrets pour qu'il se résigne à ignorer celui-là. Les défaillances, les insuffisances, les impuissances trop notoires de la raison n'enseignent-elles pas la vanité de certaines interprétations des faits dites « rationnelles ? » Quant aux décisions de la foi, elles ne relèvent que de la foi.

Entre la raison et la foi, l'esprit humain doit-il nécessairement prendre parti ? Les postulats imposés à notre raison sont des actes de foi, et si on supprimait de la science la foi, il lui manquerait sa base[2]. Entre la raison et la foi, il n'y a ni contradiction, ni combat nécessaire. Il est d'une très haute raison d'accepter la foi, et la foi fait sans cesse appel à la raison ; selon la formule scolastique, « la foi cherche l'intelligence et l'intelligence trouve la foi. »

En ce qui concerne Jeanne d'Arc, la lutte reste vive entre croyants et non-croyants. Mais il est permis de penser qu'une parole de conciliation et d'harmonie se dégagera, un jour, de l'ardeur même des convictions...

M. H. accepte l'inspiration de Jeanne d'Arc, comme un fait historique, sans en scruter l'inspiration ni l'origine : ceci est affaire aux théologiens, dit-il, et il renvoie au lumineux chapitre de M. Joly dans sa *Psychologie des Saints*. Ce temps parut, aux yeux des contemporains eux-mêmes, « le temps des miracles ». Dieu multipliait ses interventions en faveur de l'humanité éprouvée. L'inspiration de Jeanne d'Arc ne se distingue de celle des autres « élus » de ce temps, dit-il, que par son *objet* civil et patriotique : — « Ce caractère mis à part, elle se range dans une série historique dont les cas sont nombreux et d'une authenticité incontestable. Les visions d'autres saints et d'autres inspirés présentent la plus grande analogie, et même parfois une identité absolue avec les faits mystérieux qui ont marqué la mission de Jeanne. Par leur multiplicité, ces faits s'autorisent et s'authentiquent les uns les autres. » — Et il nous cite des exemples de saints de la fin du XIV^e^ siècle, sainte Catherine de Sienne, sainte Brigitte de Suède, sainte Colette de Corbie, puis poursuit :

Des faits si nombreux, si semblables et si autorisés ne peuvent être écartés de l'histoire. Encore une fois, c'est tout le travail des idées humaines pendant des siècles qu'il faudrait effacer. Visions et révélations, ces phénomènes psychologiques apparaissent avec une fréquence et une efficacité incontestables, non pas chez des esprits faibles ou dévoyés, mais *chez des natures vigoureuses, entières, agissantes, chez des âmes maîtresses.*

Entre sainte Catherine de Sienne, sainte Brigitte, sainte Colette de Corbie et Jeanne d'Arc, — pour ne parler que des femmes, — les ressemblances sont nombreuses et ont été bien des fois signalées ; mais on n'a pas assez insisté sur l'analogie et presque l'identité de leur procédé intellectuel, de leur méthode intérieure. On a rapproché Jeanne d'Arc des visionnaires de bas étage, Catherine de la Rochelle, le petit berger du Gévaudan, le maréchal de Salon, Martin de Gallardon. C'est à un autre étiage qu'il faut prendre son niveau.

Sainte Catherine de Sienne et sainte Brigitte furent les véritables inspiratrices de la politique pontificale dans la crise qui devait ramener le Pape à Rome et mettre fin au Grand Schisme [1]. Sainte Colette de Corbie fut une fondatrice et une rénovatrice, un des esprits recteurs de cette époque désorbitée. Elle fut la contemporaine de Jeanne d'Arc, et, parfois, les lignes de leur action respective se sont rencontrées.

Ces femmes « visionnaires » et les hommes « visionnaires », comme saint François d'Assise, saint Bernard, saint Vincent Ferrier, etc., sont à la fois *de très grands cœurs et de très grands esprits*, créateurs, réformateurs, organisateurs, inspirateurs en même temps qu'inspirés. *Personnages à la tête ferme, au regard sûr, à la main prudente et délicate*, voyant le mal et le corrigeant, agissant avec autorité et perspicacité pour le bien, il sont des meneurs d'hommes et de peuples...

Or, ces personnalités, de forte tension intérieure et de puissante détente extérieure, ont en elles un trésor d'énergie vitale qu'elles renouvellent sans cesse par un contact mystérieux avec la fontaine de toute vie. Elles puisent, dans cette réserve inconnue, les trésors merveilleux dont elles font largesse à l'humanité. La solitude et la méditation sont, pour elles, les sources inépuisables de l'action. De telles âmes, quand elles se concentrent et se ramassent, en quelque sorte, avec une force d'abstraction incompréhensible à notre société dispersée, se trouvent naturellement en prière, c'est-à-dire en instance de Dieu.

Le procédé intellectuel de notre temps, — le raisonnement analytique fondé sur l'observation et la classi-

[1] Ce Robert de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, était, parmi les chefs militaires de la contrée, le seul qui fût resté fidèle à la royauté française.

Domremy est aujourd'hui village du département des Vosges, mais au point de contact de trois départements : Vosges, Meuse, Haute-Marne.

Jeanne obtint de Charles VII, pour Domremy et Greux, la faveur de l'exemption de la taille ; mais le roi n'eût pu exempter d'impôts un village qui n'eût pas relevé directement de sa couronne (la lettre royale d'exemption, datée de Château-Thierry, 31 juillet 1429, est adressée au bailli de Chaumont, Greux et Domremy étant « audit bailliage de Chaumont en-Bassigny »). — Ce privilège d'exemption, Domremy le perdit quand Charles IX céda le village au duc de Lorraine et de Bar (25 janvier 1571). — Il le réclama quand la Lorraine devint française, après la mort du roi Stanislas.

[2] M. H. semble confondre ici et mettre sur le même plan deux actes qui n'ont pas de commune mesure : l'acte foi naturelle, ou de croyance, qui est en effet à la base des postulats de la science et de quantité d'autres postulats, — et la foi surnaturelle.

[1] M. Hanotaux oublie que sainte Brigitte était morte en 1373, plusieurs années avant l'éclat du Grand Schisme, et que sainte Catherine de Sienne mourut au printemps de 1380, alors que le Schisme n'était encore déclaré que depuis dix-huit mois (par l'élection de Clément VII succédant à celle d'Urbain VI) et devait ravager l'Eglise trente-sept années encore (élection de Martin V, en 1417).

fication des faits, — date d'hier. Il ne s'est guère imposé que depuis Bacon. Peut-être sa timidité et sa lenteur étonneront-elles nos descendants, comme nous nous étonnons de la hardiesse d'une autre allure intellectuelle qui fut en honneur à d'autres époques, l'aperception ou l'intuition soudaine, la recherche directe du vrai, la contemplation de l'Idée dans la connaissance et l'adoration de la volonté créatrice, dont une foi ardente croit pouvoir surprendre le secret.

Même à la lumière de la science moderne, il est facile de deviner comment, après une longue période de misères excessives, de tristesses affreuses, de dégoût universel et de pessimisme insupportable, certaines âmes ont pu atteindre à des sensibilités, à des finesses, à des exaltations, à des extériorisations que rend très mal le mot « extase », car il suppose un abandon absolu, tandis que ces âmes vigilantes sont conscientes d'elles-mêmes et se surveillent jusque dans leur fuite vers le ciel...

On voit poindre de nouveau, dans ce dernier alinéa, l'erreur de M. Hanotaux qui, faisant abstraction des causes surnaturelles, doit faire appel à des causes naturelles, à des coefficients d'ordre naturel et met, un peu plus loin, la « vision » sur un plan non essentiellement différent du plan du génie : — « On appelle génie, dit-il, une certaine maîtrise des procédures ordinaires de la raison, capable de brusquer la marche trop lente des choses favorables à l'humanité... La vision m'apparaît comme un *procédé intellectuel* plus rare encore, un don d'essence supérieure qui n'est fait qu'à ceux qui le réclament avec une infinie confiance. » — Mais on n'en est pas moins heureux de noter l'hommage senti qu'il rend au mysticisme chrétien envisagé comme principe d'équilibre, de santé intellectuelle et morale, d'activité consciente et coordonnée. Le mystique, étudié même d'un point de vue purement naturel, est vraiment un « surhomme », et non un « sous-homme » comme on disait jadis ; et la vieille conception du mysticisme synonyme de maladie, de déséquilibre, de dégénérescence, d'appauvrissement de la personnalité, ne traîne plus que dans des cerveaux de primaires ou sous la plume de journalistes d'étage inférieur ou de sectaires forcenés comme le Monsieur qui profane le nom de notre pays en s'affublant du pseudonyme d'Anatole France alors que son nom authentique est Thibaut.

LITURGIE

Q. — Vu la décision de la S. R. C. du 16 février 1910, reproduite dans l'*Ami*, p. 348, et déclarant la Dédicace de la cathédrale fête primaire pour tout le diocèse, comment organiser les vêpres du jour octave qui concourent cette année, le samedi, avec les 2es vêpres de la Dédicace des apôtres Pierre et Paul, et le dimanche avec les 1res vêpres de S. Félix ?

R. — Il semble, à première vue, qu'on doive, le samedi, partager les vêpres, puisque la Dédicace de la cathédrale est déclarée primaire pour tout le diocèse, comme la Dédicace des apôtres Pierre et Paul l'est pour le monde entier. Mais il n'en est rien cependant ; car le décret général réglant la question de l'anniversaire de la Dédicace prend soin de distinguer entre église propre et église non propre et ordonne de traiter comme secondaire, *uti secundarium habendum esse,* tant en occurrence qu'en concurrence, l'anniversaire de l'église non propre [1], absolument comme les jours *infra Octavam* des fêtes même primaires doivent *tanquam secundarios habendos esse* [2].

Or, si l'on traite comme secondaire le jour octave de la Dédicace de la cathédrale, celui-ci ne peut plus jouir du privilège de l'emporter sur tous les doubles-majeurs [3], et alors, le samedi 18 novembre, les vêpres seront de la Dédicace des apôtres Pierre et Paul, avec mémoire du jour octave de la Dédicace de la cathédrale, de sainte Elisabeth, du dimanche, et de S. Pontien. De même, le dimanche 19, les vêpres seront de S. Félix de Valois, avec mémoire du jour octave de la Dédicace de la cathédrale, de sainte Elisabeth, et du dimanche.

S'il s'agissait, au contraire, du jour octave de la dédicace de l'église paroissiale à laquelle on est strictement attaché, le samedi 18, les vêpres seraient de ce jour octave, avec mémoire du précédent [4], de sainte Elisabeth, du dimanche et de S. Pontien ; et le dimanche, on réciterait également les vêpres du jour octave avec mémoire de S. Félix, de sainte Elisabeth et du dimanche.

Comme vous le voyez, le décret du 16 février 1910 ne change rien aux règles que nous avons données à la p. 622.

Q. — Pourquoi, en Russie, ne voit-on jamais d'icones en relief, mais toujours des icones en peinture ?

R. — Le P. Cyrille Charon, dans son ouvrage *Les saintes et divines Liturgies en usage dans l'Eglise grecque catholique orientale,* dit que c'est « par une vieille réaction contre les idoles païennes » que les églises d'Orient n'admettent pas de statues, mais seulement des icones peintes sur bois ou sur métal, et non en relief. (Cf. v° *Croix*, p. 241).

Q. — Quelles leçons doit-on dire le samedi avant la Septuagésime, quand ce jour-là il y a un office de 9 leçons, où l'on anticipe v. g. le 6e dimanche après l'Epiphanie ?

R. — Le Dr Piacenza, dans sa *Novissima Expositio Rubricarum,* enseigne que, à cet office de 9 leçons, on doit dire les leçons du 1er Nocturne du dimanche anticipé à la place de celles du samedi occurrent. Et en effet il est défendu d'emprunter les leçons d'une semaine pour les réciter dans une autre. Or, par une fiction du droit, ce samedi avant la Septuagésime devient le

[1] S. R. C., 4 fév. 1896, n. 3881, ad III ; 24 mai 1901, ad III.
[2] S. R. C., 21 fév. 1896, n. 3886, ad I.
[3] S. R. C., 22 mai 1896, n. 3908, ad II.
[4] S. R. C., 4 mars 1901, ad II et ad VII.

siège réel de la semaine anticipée. Donc, en bonne logique, on assignera à l'office de 9 leçons celles du 1er Nocturne du dimanche anticipé, comme on lui concède, d'ailleurs, universellement la 9e leçon de l'homélie.

Nous trouvons la confirmation de cette doctrine dans un décret du 4 sept. 1745, n. 2387, et si un plus récent du 28 mars 1775, n. 2503, ad 1, excepte le cas où le samedi aurait lui-même un *Incipit*, nous croyons savoir que ce décret, à l'occasion, sera réformé. (Cf. *Ephem.*, 1907, p. 574).

Q. — Nous célébrons dans le diocèse, le 22 juin, une fête propre du rit semi-double *ad libitum*, mais simple de précepte. Connaissant la teneur des décrets n. 2378 ad 6, et 4037 ad I, je suis à me demander s'il est préférable de laisser à son jour natal saint Paulin, maintenant du rite double, avec 9e leçon et mémoire de notre fête *ad libitum;* ou bien s'il vaut mieux, pour ne pas diminuer notre *ad libitum*, fixer saint Paulin au lendemain 23 juin ? Votre avis, s'il vous plaît.

R. — Le cas présent est identiquement le même que celui dont parlent les décrets en 1677. Rome venait de concéder une fête double pour le 1er octobre, où l'on célébrait auparavant saint Remi sous le rit semi double *ad libitum*, mais simple de précepte. On se demanda : « An præfatum festum S. Remigii transferendum sit in primam diem festo novem Lectionum non impeditam sub ritu semiduplici, an de eo recitandum sub ritu simplici die supradicta 1 octobris cum 9a lectione et commemoratione in officio (duplici) SS. Verissimi, Maximæ et Juliæ? »

Réponse : « In casu proposito, recitandum esse officium de sanctis duplicibus cum commemoratione et 9a lectione S. Remigii. » (S. R. C., 20 nov. 1677, n. 1607).

Vous ferez donc l'office de saint Paulin le 22, qui est son jour natal, et vous y joindrez la mémoire de l'autre, comme simple de précepte, à Vêpres et à Laudes, et sa leçon historique, s'il y a lieu.

Q. — Tous les combien faut-il renouveler les Saintes Espèces ?

Les uns disent : « Renovari *debent singulis hebdomadibus :* quod *præceptum* a S. C. C. et a S. C. R. ut *strictum* et *rigorosum declaratur* (12 sept. 1884) ; et insuper novæ particulæ consecrandæ sint recentes. »

D'autres pensent qu'on peut attendre *15 jours* et s'appuient sur les *Statuts de Lyon* (1899), où on lit, n. 350 : « Les Saintes Espèces seront renouvelées au plus tard *tous les 15 jours*, et même plus *fréquemment si le tabernacle est humide.* »

Plusieurs même croient pouvoir attendre *3 semaines et plus*, en s'autorisant des *Institutions pastorales* de Belley (1899) où on lit, n. 345 : « Nous ordonnons expressément de ne consacrer que des hosties récentes, et de les *renouveler tous les 15 jours* ou *toutes les 3 semaines*, et même plus souvent, *si le tabernacle est humide.* »

R. — La solution demandée est assez délicate à formuler, en raison même des statuts qui peuvent interpréter plus largement la loi. Aussi nous contenterons-nous de reproduire intégralement l'enseignement du savant liturgiste romain De Amicis, sans vouloir, bien entendu, censurer les tempéraments que croiraient devoir apporter à cet égard Nos Seigneurs les Evêques, dont le jugement est réservé au Saint-Siège.

D'après Martène, « communis Ecclesiæ latinæ usus obtinuit, ut semel tantum singulis hebdomadis, aut ad summum singulis quibusque quindecim diebus Eucharistia innovetur. » Mais la S. C. du Concile, dès le 5 avril 1573, n'en décrétait pas moins déjà que « renovatio SS. Sacramenti debet fieri qualibet Dominica, non autem differri ad quindecim dies », et le *Cérémonial des Evêques*, liv. I, chap. 6, n. 2, dit : « Saltem semel in hebdomada mutetur. » Aussi, quand on demanda il y a 25 ans, pour le diocèse de Santorin (Archipel Grec) : « In ecclesiis hujus diœceseos servarine potest consuetudo renovandi Ssmam Eucharistiam semel vel bis in mense, licet qualibet hebdomada juxta Cœremoniale Episcoporum eadem Ssma Eucharistia foret renovanda ? » Rome répondit : « Servetur dispositio Cœrem. Episcop. lib. I, cap. VI, § 2 » (S. R. C., 12 sept. 1884, n. 3621, ad II), et De Amicis conclut : « Hæc autem lex, ut patet ex natura sua et ex objecto, religiose servanda est omnino ; non enim est merum consilium, sed verum et grave præceptum [1]. »

Q. — Je me suis trouvé assez embarrassé il y a trois semaines. Ayez l'obligeance de me dire si j'ai bien agi.

Dans un couvent de religieuses qui ont coutume d'avoir messe chantée le dimanche, je fus invité à chanter la messe de la solennité de l'Adoration Perpétuelle. C'était le dimanche du Précieux Sang, fête de 2e classe, et en même temps jour de la solennité transférée des SS. Pierre et Paul. J'ai cru que celle-ci l'emportait, comme étant de 1re classe, et que j'en devais chanter la messe avec la commémoraison du Saint-Sacrement *sub unica conclusione*, ainsi que de droit aux fêtes de 1re et 2e classe, puis du dimanche, *sub altera conclusione*. Est-ce correct ?

Je sais que le Précieux Sang ne pouvait avoir mémoire conjointement avec le Saint-Sacrement, puisque *non bis de eodem ;* mais ne devait-il pas être commémoré de préférence au Saint-Sacrement, attendu que, sans l'occurrence de la solennité des Saints Apôtres, c'est certainement la messe du Précieux Sang que j'aurais dû célébrer ? Qu'en pensez-vous ?

R. — Une question préalable se pose : la chapelle de ce couvent situé en Belgique fait-elle partie des oratoires qui admettent la solennité externe des SS. Apôtres renvoyée au dimanche suivant, en vertu de l'indult du cardinal Caprara ?

D'après le décret général du 2 déc. 1891, n. 3754, les chapelles semi-publiques semblent exclues de ce privilège. Un autre décret pour Québec du 6 mars 1896, n. 3890, ad VII, ne croit pas non plus devoir étendre un indult du même genre aux oratoires des collèges, hospices et autres communautés. Néanmoins, comme dans le cas présent il s'agit d'une chapelle où l'on a coutume de chanter la messe le dimanche, et qu'ensuite une réponse spéciale adressée à l'évêché de Tournai et portant

[1] *Cœremoniale Parochorum juxta novissimas apostolicas sanctiones concinnatum*, tom. I, p. 221.